

L'éditeur Un lecteur prolongé

Gilles Pellerin

Number 22, February–March–April 1986

Racontez-moi l'histoire!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20449ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Pellerin, G. (1986). L'éditeur : un lecteur prolongé. *Nuit blanche*, (22), 64–65.

Par Gilles
Pellerin

L'ÉDITEUR:

Un lecteur prolongé



L'illustration de la couverture de ce conte bédouin des éditions Phébus est attribuée à Siāvosh, artiste de la fin du XVI^e siècle.

*Pendant longtemps, le catalogue des éditions Phébus semble avoir été un secret trop bien gardé. Il est vrai qu'on n'ameute pas la presse en entreprenant l'intégrale d'E.T.A. Hoffmann et que les domaines arabe et oriental éveillent un intérêt encore limité. Mais qu'on y regarde de plus près et on y découvrira des choses étonnantes: un traité narratif de stratégie politique antérieur de cent ans à Machiavel (*Le livre des ruses*), une anthologie des petits romantiques (*La France frénétique de 1830*), des nouvelles brèves d'un des maîtres du genre en France, Marcel Béalou, des livres d'art aussi. En ces années favorables au roman historique, comment de petits éditeurs qui tiennent le pari de remettre en circulation des textes anciens, européens ou orientaux, conçoivent-ils leur métier? Et quand*

il leur arrive un manuscrit où le protagoniste est l'Histoire, sur quels critères fondent-ils leur choix de publier ou non? Ces questions, nous les avons posées à Jean-Pierre Sicre, animateur avec Jacques Strick des éditions Phébus. Ses réponses et ses exemples viennent dire sa méfiance face au genre tout en en esquissant peut-être la définition idéale.

Nuit Blanche. — *Le catalogue Phébus est remarquable par son caractère très peu commercial. Pourtant, récemment vous avez semblé ouvrir la maison à des livres plus facilement commercialisables. Faut-il y voir une modification de la ligne éditoriale?*

Jean-Pierre Sicre. — C'est avant tout une question d'opportunité. Vous pensez sans doute à *La mémoire du fleuve* de Christian Dedet qui a obtenu un grand succès de librairie parce qu'il a gagné le Prix des libraires. Ce livre a trouvé place dans une collection de documents qui était un peu en sommeil — elle ne ressemble pas aux collections de documents des autres éditeurs du fait qu'elle a un caractère littéraire — et que nous avons inaugurée en 1978 par la réédition des *Derniers rois mages* de Paul Del Perugia, livre qui n'avait eu aucun succès lors de sa parution. J'avais lu à son sujet un article dans *Le Monde* qui m'avait donné le goût de le lire. Si bien qu'en fondant Phébus, et ayant appris que Del Perugia avait récupéré ses droits, je l'ai convaincu que le livre méritait d'avoir un vrai public. Nous l'avons réédité avec un certain succès. Ceci dit, Jane et moi nous considérons comme des lecteurs prolongés, nous réclamons d'un texte, fût-il documentaire, une certaine qualité d'écriture. C'est un peu courir après le merle blanc, je m'en rends bien compte.

Les voies de l'imaginaire

N.B. — *Si j'en juge par cette démarche, vous ne courez pas forcément le roman historique...*

J.-P. S. — Ni Jane ni moi n'aimons le roman historique. Il se trouve que nous en avons publié mais nous considérons leur caractère historique comme accessoire. J'irai même jusqu'à faire un reproche à cette production, soit de verser un peu trop commodément dans le moule de l'Histoire racontée de manière vivante. C'est vrai que les manuels d'Histoire pendant longtemps ont été des monuments peu accessibles, quelquefois franchement ennuyeux — même quand ils étaient passionnants pour les spécialistes. Tout ça a changé avec cet abord nouveau de l'Histoire qui remonte aux années de l'avant-guerre avec la création de l'École des Annales.

À la suite de la vogue qu'a connue cette école, beaucoup de romanciers ont été tentés d'imaginer des récits à partir de cette abondante matière. C'est un

parti pris très honorable qui permet l'accès à des périodes passionnantes. Personnellement, ça me brime. Je me dis qu'un écrivain est en train, avec beaucoup d'astuce, d'intelligence, de me faire pénétrer dans les arcanes d'une époque alors que c'est autre chose que je vais chercher dans un roman: une évasion imaginative.

D'une certaine manière, notre catalogue est *bachelardien*: ce sont les voies de l'imaginaire qui nous intéressent. Elles empruntent parfois les chemins de l'Histoire — pourquoi pas? — mais dans ce cas-là l'Histoire est toujours secondaire.

Les passages secrets du temps

N.B. — Vous n'iriez donc pas jusqu'à commander un roman dans un cadre historique défini, comme cela se pratique parfois?

J.-P. S. — Pas du tout. Ou alors en étant sûr que ce soit traité dans un esprit suffisamment singulier pour que ce soit la singularité de l'auteur qui en fasse un grand livre. Moi-même, si j'écrivais, je me sentirais assez séduit par la possibilité de donner un cadre historique à mon travail mais peut-être pour faire basculer le livre dans tout autre chose.

Prenons l'exemple de *La terre aux loups*¹ de Robert Margerit dont nous avons acquis les droits de réédition et que nous nous apprêtons à publier. C'est un livre qui commence comme un vrai roman historique par une description de la bataille de Waterloo — Margerit est à la fois un romancier qui pratique la langue d'une manière étrangement baudelairienne et un historien, métier qu'il n'a jamais exercé vraiment. Pendant la première moitié du livre, on a l'impression d'un roman historique qui ne s'avoue pas vraiment. Petit à petit, ce bel édifice se lézarde, le sujet qui a l'air d'être la France d'après l'Empire, donc la France de la Restauration douloureuse, devient décor; les personnages en émergent, prennent de la chair et de la vie: le roman qui avait au début une sorte d'ampleur historico-géographique se resserre et les 200 dernières pages sont dans la littérature française des 30 dernières années parmi les plus insoutenables que je connaisse. Il y a une sorte d'horreur intime écrite avec un âpreté admirable. Tout ça à partir d'un fait divers limousin du siècle dernier.

Voilà l'astuce: on nous parle de nous très directement par une forme de métaphore historique puisque cette époque d'occupation et de rétablissement du pouvoir monarchique — une sorte de gouvernement d'ordre moral — nous rappelle tout autre chose, soit l'occupation de 1940, période de résistance certes, mais aussi de délation, de trouble dans la conscience française. Tout à coup, on se retrouve loin de l'Histoire et ramené au centre de tout, c'est-à-dire à notre présence en ce monde et le fait que l'homme est peut-être l'orgueil de cette planète mais qu'il en est aussi quelquefois son plus triste ornement.

Le roman prophète

N. B. — Croyez-vous que la faveur actuelle du public pour le roman historique l'incite à puiser à même les littératures non contemporaines, à ne pas se contenter, par

exemple, de ce qu'on écrit maintenant sur le XIX^e siècle mais à retourner voir dans la production de l'époque?

J.-P. S. — Je pense que le roman historique peut amener à l'Histoire, mais ce n'est pas notre souci. Quant à la littérature, j'ai tendance à croire qu'il en détourne les gens. On a besoin d'images et dans notre civilisation audiovisuelle, le livre n'en fournit que dans la portion congrue qui lui reste, portion qui est, nous le savons tous, en voie de rétrécissement — non pas en passe de disparaître, je m'empresse de le dire. Pour moi, le livre est un territoire de liberté, il prend sa véritable valeur dans ses qualités intrinsèques. C'est certain qu'il y a à l'heure actuelle une très grande vogue pour le roman historique. Quant à nous, si nous en publions, c'est d'abord pour leurs qualités littéraires. Là sont les raisons durables du succès d'un livre: qualité d'écriture, d'imagination, cette sorte de force qui dans un roman dépasse le décor historique qu'il se donne. C'est le cas, à mon avis, des *Aventures d'Hadji Baba d'Ispahan*² de James Morier. Ce livre datant de 1824 avait rapidement été traduit en français par le traducteur même de Walter Scott. Il avait tout de suite connu en France un immense succès, et n'a jamais cessé de l'obtenir en Iran, jusqu'à l'époque des ayatollahs, bien entendu.

Nous l'avons repêché dans les bas-côtés de l'histoire littéraire où il sommeillait. Ça a été de nouveau un succès qui nous a nous-mêmes surpris: 20 000 exemplaires à Paris en quelques mois. On s'est aperçu que Morier avait prévu tout ce qui allait se passer en Iran à notre époque, c'est-à-dire l'existence d'un pouvoir royal arbitraire et capricieux miné en son sein par le pouvoir religieux qui au nom d'idéaux vertueux allait soumettre le peuple à une dictature bien supérieure encore. C'était amusant d'en parler sous forme de roman en 1824.

N. B. — C'est amusant aussi que vous fassiez mention du flair de Morier qui en 1824 «prévoyait» l'avenir alors que le roman historique procède plutôt de l'inverse: écrire en 1986 ce qui s'est passé en 1824...

J.-P. S. — Bien sûr, Morier ne savait pas qu'il était «prophète»! *Hadji Baba* est toutefois un livre qui a de tout autres vertus; ne serait-ce que son ironie d'une grande méchanceté qui par moments égale Swift. Je ne cherche pas la véracité dans un roman même si parfois je me dis, comme dans Garneray³, avec un certain tremblement: mais c'est fou que ces choses-là aient pu exister! Même chose pour Homère: on pourrait considérer qu'il a fait œuvre de «romancier historique» si l'on considère le décalage entre son récit et les aventures rapportées. Mais même si l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont nourri plusieurs thèses chez les historiens, ce n'est pas pour cela qu'on le lit, ce n'est pas de cela qu'il nous parle.

En terminant, laissez-moi passer aux aveux: j'adore l'Histoire, j'ai failli devenir historien! ■

1. Gallimard avait publié l'édition originale en 1958.
2. James Morier. *Les aventures d'Hadji Baba d'Ispahan*. Phébus, 1983.
3. Louis Garneray. *Corsaire de la République*. Phébus, 1984; *Le Négrier de Zanzibar*, Phébus, 1985; *Un corsaire au bagne*, Phébus, 1985.

